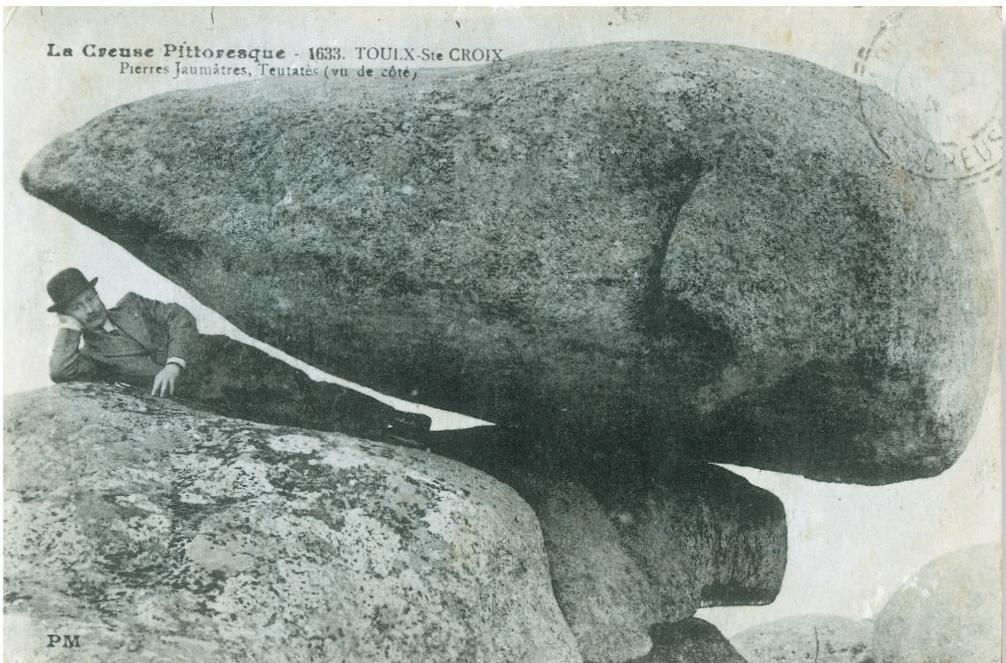


STÉPHANE GENDRON

PERSONNAGES ILLUSTRÉS ET NOMS DE LIEUX

DE VERCINGÉTORIX À NAPOLEÓN III

PRÉFACE DE JACQUES LE GOFF



éditions errance

Image de couverture : Pierres jaunâtres, Teutatès. Toulx-Sainte-Croix. Carte postale. Collection personnelle de l'auteur.

Stéphane Gendron est toponymiste et membre de la Société française d'onomatistique (SFO). Auteur de nombreux ouvrages consacrés à la toponymie régionale, il a publié aux éditions Errance : *La Toponymie des voies romaines et médiévales* (2006), *L'Origine des noms de lieux en France* (deuxième édition 2008), *Animaux et Noms de lieux* (2010).

Sauf indication contraire, tous les documents sont issus de la collection personnelle de l'auteur.

© Éditions Errance, Arles, 2013
Actes Sud
BP 90038
13633 Arles cedex
<http://www.librairie-epona.fr>
ISBN : 978-2-87772-547-7

Pour recevoir gratuitement
notre catalogue et des informations
sur les nouveaux titres publiés
par les Éditions Errance
concernant l'archéologie, l'histoire
et le patrimoine,
veuillez nous adresser
vos coordonnées ou nous envoyer
votre carte de visite.
contact@editions-errance.fr

PERSONNAGES ILLUSTRÉS ET NOMS DE LIEUX

COLLECTION DES HESPÉRIDES

PERSONNAGES ILLUSTRÉS
ET NOMS DE LIEUX

DE VERCINGÉTORIX À NAPOLÉON III

Stéphane Gendron

PRÉFACE DE JACQUES LE GOFF



éditions errance

PRÉFACE

Bien connu pour de remarquables études d'anthroponymie et de toponymie, Stéphane Gendron présente ici un nouveau type de recherches dans ce domaine, dont l'originalité est du plus haut intérêt. Il s'agit de repérer et d'expliquer dans la longue durée historique l'existence de toponymes portant le nom d'un personnage historique ou légendaire. Ces toponymes, qui relèvent donc de la géographie, sont aussi, Stéphane Gendron le montre ici, de précieux marqueurs d'histoire. Ces éléments géographiques sont des noms de villes, de villages, de lieux-dits, de chemins et d'édifices. Ce sont aussi des éléments du paysage tels que montagnes, rochers, vallées. Comme le dit très bien Stéphane Gendron : *“leur caractère souvent insolite ou anachronique surprend à bien des égards”*. À travers ces toponymes s'ébauche donc une sorte d'histoire parallèle s'appuyant en partie sur la vérité historique mais témoignant aussi soit de sa déformation avec la durée, soit de l'apparition de nouveaux intérêts et d'interprétations inédites des personnages historiques. Ce nouveau domaine de la recherche historique relève donc à la fois de l'histoire réelle et de l'histoire de l'imaginaire. C'est un des principaux aspects qui font l'intérêt de cette recherche. Stéphane Gendron a mené son enquête de l'Antiquité, où il a retenu six personnages du monde celtique, dont deux sont collectifs (Gaulois et Celtes, druides), au monde gréco-romain, où il a conservé onze noms, puis au Moyen Âge, où il a retenu douze noms dont deux collectifs (le village de Courtisols, Huns et Barbares). Dans un intermède qui intéressera aussi bien les historiens de la littérature que les historiens tout court, il propose des “figures épiques médiévales” empruntées pour sept d'entre elles à la geste de Charlemagne, pour trois à l'épopée celtique, pour deux au monde des géants et pour deux encore aux personnages français devenus plus ou moins légendaires qui se sont illustrés pendant la guerre de Cent Ans contre les Anglais.

Stéphane Gendron poursuit sa pêche chronologique en retenant onze personnages de l'époque moderne, du roi Louis XI au célèbre brigand Mandrin, et pour la période qu'il baptise contemporaine, se contente de deux souverains napoléoniens : Napoléon Bonaparte et Napoléon III.

Stéphane Gendron souligne que ces personnages ont des traits communs qui ont orienté son choix. “*Êtres doués de capacités ou de pouvoirs qui outrepassent les aptitudes humaines*”, ces personnages, conformément à ce qui arrive dans l'histoire réelle, ont, dans leur rayonnement durant leur vie ou après leur mort, brouillé les frontières entre l'histoire et la légende, la réalité et l'imaginaire. Et ce type d'étude enrichit la conception de l'histoire qui englobe de plus en plus un de ces aspects et de ces rôles les plus importants : ce qui relève de l'imaginaire souvent confondu par les hommes et les femmes de toutes les époques et de toutes les sociétés, dans ce mélange de réel et de légendaire qui constitue l'histoire globale.

Enfin, cet usage à des fins toponymiques de personnages historiques ne provient pas seulement de la célébrité de ces personnages mais aussi d'une idéologie s'affirmant à l'époque où son nom a été donné à un élément géographique. Variables donc dans le temps et l'espace, ces toponymes reflètent aussi le mouvement de l'Histoire.

Il est souvent difficile de dater l'apparition de ces toponymes. Mais il est très intéressant de noter que leur sens et leur usage peuvent, pour un même lieu, évoluer au cours de l'Histoire. Stéphane Gendron note qu'au XVI^e siècle, “*apparaissent la plupart des grandes traditions historiques qui associent des personnages de l'Antiquité et du Moyen Âge à des lieux, des monuments et des routes*”. Le “*bouillonnant*” XIX^e siècle sera le premier à réexaminer et parfois mettre en cause et éliminer certains de ces toponymes à la lumière d'une critique historique qui se veut “*scientifique*”.

Stéphane Gendron souligne avec perspicacité que ces constructions toponymiques mettent en lumière les images collectives de certains grands personnages et que ces “*portraits toponymiques*” sont aux personnages ce que les attributs sont aux saints. Bien que souvent construits par l'érudition savante, ces toponymes sont fréquemment attribués au peuple et notamment aux paysans. Cette référence à la culture populaire est intéressante mais doit être vérifiée.

Si ces toponymes sont souvent liés à un lieu, un grand nombre d'entre eux a, au-delà de cette attache locale, un aspect régional. On y retrouve fréquemment un mélange d'actions des sociétés savantes, du développement du tourisme et surtout de la pratique de la randonnée, sans compter l'attraction des cartes postales.

Je prendrai comme rapides exemples de la présentation de ces toponymes par Stéphane Gendron le cas de Saint Louis. Stéphane Gendron rappelle que

Louis IX, roi de France (1214-1270), devenu Saint Louis depuis sa canonisation en 1297, a été au Moyen Âge la personnification même du roi justicier, pacificateur et croisé. Le récit à tendance hagiographique qu'a écrit son intime proche Jean de Joinville entre 1305 et 1309 a fait de lui un "mythe fondateur de l'histoire de France". Stéphane Gendron note que pourtant la popularité de Saint Louis ne débordait guère dans le domaine de la toponymie. Il faut attendre les règnes d'Henri IV et Louis XIV au XVII^e siècle pour qu'il incarne la monarchie française dans un certain nombre d'appellations géographiques. Au Québec, dans ce qui sera les États-Unis, au Sénégal, en Haïti, le nom est donné à des villes, à des lacs, à des États comme un des principaux signes de l'affirmation colonisatrice de la France, face en particulier aux Anglais. Dans la France méridionale, il se retrouve surtout dans des villes fortifiées, dans des bastides royales et souligne la présence militaire de la France monarchique dans le pays d'Oc. Des traces de la croisade que Saint Louis a entreprise deux fois se rencontrent dans la France méditerranéenne, notamment à Aigues-Mortes et à Port-Saint-Louis-du-Rhône. Un toponyme rappelant Saint Louis se retrouve aussi dans plusieurs paroisses du nord de la France et de l'Alsace et Lorraine, à partir de Louis XIV. Ici encore, le toponyme est un signe opposé à l'étranger proche qui peut devenir un ennemi, l'Allemand. Mais il y a aussi, et Stéphane Gendron l'indique très bien, le Saint Louis de la légende venu soit de Joinville, comme le célèbre chêne de Vincennes sous lequel Louis IX aurait rendu la justice, soit de la culture populaire locale et régionale où Saint Louis est relativement fréquent dans la microtoponymie.

Enfin, à la fin de son introduction qui ouvre remarquablement à la compréhension de l'intérêt de cet ouvrage, Stéphane Gendron résume très bien l'importance qu'il a fort bien montrée dans ce livre de ces toponymes. Ils sont "*des témoins du rapport qu'entretiennent des individus ou des communautés avec leur passé*". C'est un domaine particulièrement riche et prometteur que Gendron ouvre ainsi et rappelle ce qui est une des heureuses particularités de la recherche et de la pensée scientifique française : l'étroite union entre l'histoire et la géographie.

JACQUES LE GOFF
Médiéviste

INTRODUCTION

Ce livre part d'un constat : il existe, dans la nomenclature géographique, une catégorie non négligeable de toponymes formés à l'aide de personnages illustres, qui appartiennent à l'histoire et à la légende. Si l'on excepte quelques figures majeures, tels Jules César ou la reine Brunehaut, peu de travaux leur ont été consacrés¹. Ces personnages sont présents dans plusieurs catégories de toponymes : dans les noms de villes, de villages, de lieux-dits, de chemins et d'édifices. Des éléments du paysage (montagne, rochers, vallée...) portent le nom d'Hannibal, de Charlemagne, de Calvin, sans qu'aucune nécessité historique ne paraisse devoir s'imposer au premier abord. Des noms évoquent leur lieu de naissance, de vie ou de mort, leurs exploits ou simplement leur passage, sans grand respect de l'exactitude biographique et historique au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Leur caractère souvent insolite ou anachronique surprend à bien des égards : cette toponymie-là nous assure qu'il exista – et qu'il existe toujours – des lieux nommés “le Bain de César”, “la Chaise d'Arthur”, “les Échauguettes d'Hannibal”, “le Tombeau d'Attila”, de Merlin ou de Pharamond, mais également “les Écuries de Napoléon”, “la Roche de Velléda”... Ici, la Tête de Calvin côtoie celle de Louis XIV ou des trois Rois Mages. César est considéré comme le fils de Brunehaut, et Roland partage ses jeux avec Gargantua. Hercule a sa “Table” et César sa “Bouée”. Cet extraordinaire mélange entre époques, traditions populaires et savantes, entre anecdotes futiles et grands événements historiques, entre des désignations banales et d'autres plus pittoresques, est à la fois séduisant et déroutant. Il a déconcerté et déconcerte encore car, dans bien des cas, il est très difficile de déceler ce qui relève de la tradition locale ou de l'intention d'une communauté, voire

1. Nous indiquons en bibliographie générale les références de ces principaux travaux.

d'une seule personne. Dans cette catégorie de toponymes, la question de l'étymologie est généralement secondaire, parfois futile. En revanche, le chercheur est confronté à des questionnements de type étiologique, autrement dit relatifs aux conditions qui permettent ou favorisent l'émergence de ces toponymes. Par conséquent, le questionnement initial auquel nous tenterons d'apporter quelques éléments de réponse dans cet ouvrage est celui-ci : quelles peuvent être les conditions favorables à l'apparition de personnages de l'histoire ou de la légende dans la toponymie ?

QUI SONT CES PERSONNAGES ?

Les personnages que nous avons retenus possèdent plusieurs traits communs : premièrement, ils ont été considérés dans les siècles passés comme des personnalités ayant bel et bien existé. Dans cette perspective, il ne fait aucun doute qu'un personnage comme Arthur est aussi "réel" que César ou Saint Louis. Nous ne sommes pas si loin du temps où cette séparation entre monde réel et imaginaire n'avait guère de signification. Cette question est d'ailleurs intimement liée à celle de la perception que nos ancêtres avaient du temps, vaste *terra incognita*. Deuxième trait commun, ils ont été considérés comme des personnages hors du commun, des êtres doués de capacités ou de pouvoirs qui outrepassent les aptitudes humaines. César est un bâtisseur et un fondateur, Brunehaut une restauratrice de routes, Attila un destructeur, Hannibal un fendeur de rochers, etc. Par conséquent, ils entretiennent fréquemment des liens avec le monde surnaturel (autres personnages, animaux, esprits). Enfin, ces personnages sont dotés de représentations qui ont fait l'objet de réappropriations. Elles ont souvent été idéologiques comme le montre nettement l'exemple d'Hannibal à la Renaissance, de Vercingétorix et de César au XIX^e siècle, de Saint Louis par la monarchie, etc.

De manière générale, ces représentations sont variables dans le temps et dans l'espace. Par exemple, le nom de Roland n'a pas la même signification dans les Pyrénées et dans le Jura et la présence de la druidesse Velléda dans les Vosges ou en Bretagne ne répond pas exactement aux mêmes motivations. Certains personnages, considérés comme positifs, ne sont plus guère appréciés de nos contemporains ou inversement. Dans les pays germaniques, Attila a longtemps conservé l'image du souverain bienveillant que ne lui reconnaît pas notre tradition, plus attachée – aujourd'hui encore – à l'image du barbare assoiffé de sang. Celle de César a longtemps été ambivalente, partagée entre le grand fondateur de cités et le politique pétri d'orgueil et d'ambition. Dans l'ensemble, le tableau est bigarré. On y rencontre de tout : figures positives et négatives, constructeurs et destructeurs (parfois les deux à la fois), vainqueurs et vaincus, hommes et

femmes, laïcs et ecclésiastiques, magiciens, militaires, rois, brigands, chevaliers... Certains endossent plusieurs fonctions et apparaissent dans des toponymes aux connotations diverses : il y a le Saint Louis politique et le Saint Louis religieux, un Henri IV militaire et un Henri IV plus populaire, un Charlemagne chef des croisés et un Charlemagne créateur de chemins, etc.

PEUT-ON DATER CES TOPONYMES ?

Chemin de Charlemagne, Tour de César, Pierre d'Annibal... Depuis longtemps on s'interroge sur l'ancienneté de ces toponymes. Un grand nombre d'entre eux appartiennent à la catégorie des *microtoponymes* : présents sur nos cartes modernes, ils sont absents des dictionnaires topographiques. Lorsqu'ils sont signalés, les mentions anciennes qui permettraient de les étudier sont rares. Mais les quelques exceptions¹ devraient inciter à approfondir les recherches, puisqu'elles concernent des catégories toponymiques que l'on aurait volontiers attribuées aux Temps Modernes, sinon à l'Époque Contemporaine. Les sources étant principalement savantes (*vitae*, romans, épopées, chroniques, géographies...), nous devons rester prudent dans l'analyse de toponymes qui échappent bien souvent au contexte géolinguistique dans lequel ils se situent, aux traits phonétiques spécifiques à telle ou telle région. Le caractère illustre – parfois de manière nationale – de ces personnages a fortement tendance à réduire toute forme de particularisme dialectal, qu'il s'agisse du nom du personnage lui-même ou de l'appellatif qui l'accompagne.

Les historiens de l'Antiquité ont cité de tels lieux : au 1^{er} siècle de notre ère, Pomponius Mela décrit des rochers en forme d'escaliers nommés les "Échelles d'Hannibal", et Pline l'Ancien mentionne à deux reprises des "Tour d'Hannibal" en Espagne. Au Moyen Âge, nous voyons apparaître quelques chaussées anciennes dont le nom s'associe à Brunehaut et Charlemagne : *Calciata Brunicheld* vers 1070, *viam que dicitur Brunehildis* vers 1090, le Chemin Chasles (*Rua Caroli magni*, XII^e siècle), voie d'Avranches à Rennes. Pour César, nous avons à la fois une occurrence toponymique (*Chauciée de Julien César* en 1298 pour désigner une portion de la voie romaine de Paris à Rouen) et plusieurs témoignages littéraires relatifs à son pouvoir de construire des routes (*Huon de Bordeaux*, *Aubéron*²). Ces exemples sont certes rares, mais déjà révélateurs de l'importance accordée à certains personnages auxquels on attribue des pouvoirs surhumains.

1. Ces exceptions concernent principalement Hannibal, César et Brunehaut.

2. *Huon de Bordeaux* est une chanson de geste anonyme rédigée entre 1260 et 1268. *Le Roman d'Aubéron*, également anonyme, date des années 1260-1311.

C'est au ^{xvi}^e siècle qu'apparaissent la plupart des grandes traditions historiques qui associent des personnages de l'Antiquité et du Moyen Âge à des lieux, des monuments et des routes. La lecture des historiens comme Jacques Signot (1515) permet d'ailleurs de distinguer la tradition ("*un merveilleux passage qu'on dit que Hanibal feist faire*") et les toponymes à proprement parler, même si l'usage de la majuscule n'est pas fixé ("*et l'appellent lon communement le pas de Hanibal*"). À partir du ^{xvi}^e siècle se multiplient les citations dans les ouvrages historiques et dans les archives. Mais, jusqu'à la fin du ^{xviii}^e siècle, il s'agit essentiellement de se référer à la tradition, d'emboîter le pas à ses prédécesseurs. Il faudra attendre les progrès de la critique historique pour assister à un nouvel examen ou une remise en cause des sources. En ce qui concerne l'onomastique, l'essentiel des débats porte sur l'examen des identifications de noms de lieux : vaste chantier qui aboutit à l'apparition de cette discipline nouvelle qu'est la toponymie. Le bouillonnant ^{xix}^e siècle s'y emploiera, bousculant de nombreuses représentations figées jusque-là admises. Il s'efforcera aussi de délimiter plus précisément la frontière entre personnages historiques et ceux qui appartiennent à la légende.

CONSTRUCTIONS TOPONYMIQUES

Ces toponymes n'ont pas été formés dans le but d'offrir des indices historiques, ou de révéler des faits incontestables. Ils sont avant tout révélateurs des représentations collectives, des images véhiculées et transmises, et ne laissent bien souvent transparaître que la partie la plus "saillante" d'un personnage. Celle-ci se retrouve dans les multiples appellatifs qui accompagnent les noms de personnages, majoritairement suivis de la préposition "de" marquant l'appartenance, formule "passe-partout" de la construction toponymique : *la Chaussée de Brunehaut, le Camp d'Arthur, le Tombeau de Pharamond, la Grotte de Mandrin, le Rocher de Velléda*, etc. Derrière leur apparente banalité, tous ces appellatifs offrent un ensemble lexical qui participe à autant de "portraits toponymiques". Ces appellatifs sont aux personnages ce que les attributs sont aux saints (le *gril* de Laurent, le *chien* de Roch, la *tour* de Barbe, le *bateau* de Nicolas...). Prenons l'exemple de César : son image est d'abord militaire (Camp, Fort, Tour, Tente, Butte) ou en lien avec des voies (Chaussée, Chemin, Voie, Levée, Pont), attributs qui sont en partie ceux d'Hannibal (Camp, Mur, Château, Tour, Chemin...) et de Napoléon I^{er} (Redoute, Bivouac, Fort, Refuge, Levée, Route, Pont...). Mais Hannibal est plus fréquemment associé aux éléments naturels (Cascade, Saut, Font, Baume, Pierre, Table, Encise ou

1. Signot 1515, 2^e feuillet.

Brèche...), ce qui le rapproche de Roland (Brèche, Roc, Butte, Puy, Palet ou Pelotte au sens de “pierre”...). Ces deux derniers attributs (Palet, Pelotte) ainsi que les noms relatifs aux empreintes de pas montrent que Roland est lui-même considéré tel un géant de la famille de Gargantua. Il est intéressant, dans cette perspective, de tisser des liens entre personnages qui sont systématiquement en relation avec le minéral et ceux qui entretiennent un rapport privilégié avec le végétal, comme Clovis, Saint Louis et Sully (Chêne, Orme, Tilleul). Au fil de la recherche, nous avons également été frappé par l’importance accordée au “Tombeau” dans ces formations : Tombeau de Pharamond, de Merlin et d’Arthur, de Brunehaut, d’Alaric, de Roland, d’Attila et de Théodoric, pour ne citer que les plus importants. Or, le repos ultime dans un “tombeau”, généralement un tertre, ou *tombelle*, confère à ces personnages une stature de géants.

Du xvii^e siècle jusqu’au début du xix^e siècle, période déjà très favorable à l’implantation de toponymes “commémoratifs”, nous assistons à l’apparition de noms composés contenant le nom de monarques : Napoléon I^{er} (Napoléonville), Henri IV (Henricarville, Henriqueville), Louis XI (Vallouise), Louis XIII (Port-Louis), François I^{er} (Vitry-le-François). Structures syntaxiques qu’on ne peut s’empêcher de rapporter aux “réflexes nominatoires¹” des premiers explorateurs et géographes français et anglais en Amérique du Nord aux mêmes époques. Sous d’autres climats, l’élément *-ville* deviendra une sorte de “suffixe colonial” dans la seconde moitié du xix^e siècle (Léopoldville au Congo, Philippeville en Algérie...). Mais il faut rappeler qu’historiquement, les composés du type Goussainville, Ermenonville (anthroponyme + *-villa*) sont caractéristiques de l’influence germanique, qui a prévalu dans les régions d’implantation franque. Enfin, et contrairement aux autres monarques qui ont laissé leur empreinte dans la toponymie, nous remarquons que seul Napoléon I^{er} a suscité une majorité de formations sans préposition “de” : Route Napoléon, Colonne Napoléon, Redoute Napoléon, Refuge Napoléon, Fort Napoléon, etc. La référence directe à l’individu s’efface pour laisser la place à la période qu’il incarne.

LA GUERRE DES TOPONYMES

L’un des aspects les plus remarquables de cette toponymie commémorative est qu’elle constitue un indice majeur, sur le plan des perceptions comme des représentations, de l’usage du nom propre à des fins idéologiques. Par exemple, qu’il y ait eu débat au sujet de toponymes contenant le nom de

1. L’expression est de Pascale Smorag dans *L’Histoire du Midwest racontée par sa toponymie*, Paris, PUPS, 2009.

Roland ou de Charlemagne dans les Pyrénées n'est pas anodin à une période où les frontières avec les pays voisins étaient instables ou régulièrement menacées. Dans une certaine mesure, les appellatifs géographiques qui les accompagnent (fontaines, cascades, rochers, vallées) expriment la volonté de sceller leur ancrage territorial¹. Que l'on songe également aux monarques qui utiliseront le nom de Saint Louis, roi croisé, comme véritable "étendard toponymique" brandi devant l'ennemi. Dans un autre contexte, qui est celui de la guerre de 1870 puis de la Première Guerre mondiale, les fontaines commémorant Jeanne d'Arc se multiplient.

Les toponymes comportant des noms de personnages ont servi à alimenter les débats sur l'identification de lieux cités dans les sources antiques. Un "Camp de César", une "Fontaine de César" sont les bienvenus car ils apportent la preuve de l'authenticité d'un site, lui donnent ce supplément de crédibilité que n'offrent pas les vestiges matériels. Dans ce contexte, les érudits et antiquaires ont été tentés de forcer l'interprétation de toponymes et de microtoponymes locaux. Ainsi, une abondante littérature consacrée à des toponymes censés rappeler des conflits armés voit le jour : des noms évoquant les batailles, la mort, le sang versé (l'adjectif "rouge"), les plaintes des combattants... Mais on ne s'est pas contenté d'extrapoler, même exagérément. De nombreux toponymes ont été franchement créés de toutes pièces. De nos jours, c'est par le biais des noms de rues, de places ou d'établissements scolaires que les municipalités tentent de faire entendre leur voix. Ainsi, certaines communes du Lot qui revendiquent avoir été le lieu de la dernière bataille de la guerre des Gaules ont réintroduit récemment le nom d'*Uxellodunum* dans leur ononymie². Aujourd'hui comme hier, la *Guerre des Gaules* est une guerre des toponymes.

ÉRUDITS ET SOCIÉTÉS SAVANTES

Les toponymes contenant des noms de personnages – ou assimilés à des personnages – ont été abondamment glosés et commentés. Les XVII^e et XVIII^e siècles étaient déjà prolixes sur ces questions ; le XIX^e siècle sera obsessionnel. Le

1. Voir à ce sujet notre article : "Les noms de la frontière", *L'Archéologue* n° 116, octobre-novembre 2011, p. 70-71.

2. Quelques exemples : le Collège d'Uxellodunum à Luzech, l'avenue et le musée d'Uxellodunum à Vayrac, le musée d'Uxellodunum à Martel. Les noms de *Drappes* et *Lucterios*, les deux chefs gaulois qui se sont réfugiés dans la place forte d'*Uxellodunum* après la reddition de Vercingétorix, ont également été utilisés pour dénommer une rue Drappes à Vayrac et une place Lucter à Capdenac.

développement des sociétés savantes et d'une véritable "culture des antiquaires"¹ joue un rôle de premier plan dans la redécouverte des monuments, des lieux et des hommes qui ont façonné le territoire national. La toute jeune *Académie celtique*, créée en 1804, exerce son influence sur les études de folklore, sur le recensement des vestiges de l'Antiquité, sur les langues et les noms de lieux, considérés comme autant de signes qu'il importe de déchiffrer. Au-delà des textes, les noms de lieux sont censés apporter un supplément de connaissance sur l'histoire des peuples et attestent de la pérennité de leur présence. Le fait que les noms de César, d'Hannibal, de Brunehaut, de Charlemagne et d'autres soient toujours attestés par des noms de lieux vient conforter l'idée d'équivalence entre les noms et les vestiges en place. D'où l'attrance qu'exercent ces lieux et les efforts pour les recenser, qu'ils soient ou non porteurs de vestiges. D'où également l'attention portée aux régions reculées, à l'écart de la civilisation, car c'est "dans les montagnes et aux extrémités des continents [*sic*] que se réfugie et se conserve le plus longtemps la liberté, et avec la liberté de la langue, les traditions, les usages et les monuments [*sic*] des peuples anciens"². L'intelligence et la compréhension des lieux passent par le catalogage, la cartographie, l'étude des langues et le recueil des traditions locales. La mémoire ancestrale et la toponymie – mais le mot ne date que de 1853³ – ouvrent la voie au passé et à une lecture archéologique du paysage. Une lettre de l'antiquaire Alexandre du Mège adressée en 1818 au maire de Toulouse est tout à fait représentative de cet enthousiasme archéologique : "Je vois tous les quarts d'heure sortir du sein de la terre un dieu, une déesse, un empereur⁴ !"

L'intérêt manifesté pour des toponymes susceptibles de révéler le passé est également lié au regard porté sur ceux qui en sont les dépositaires : "les gens du pays", "les peuples de nos provinces" comme "les simples laboureurs". Les noms de lieux sont authentiques dans la mesure où ce sont des "dénominations vulgaires", transmises par des paysans que l'on identifie aux Gaulois des origines. Une forte ambiguïté réside ici dans le fait que les toponymes recueillis sont prétendument "populaires", tout en étant intégrés à un discours typiquement savant. Cette référence à la culture populaire est bien souvent un artifice visant à convaincre le lecteur de l'authenticité d'un toponyme.

1. Nous nous référons ici à l'ouvrage d'Odile Parris-Barubé, *La Province antique. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, Paris, éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2011.

2. Joseph Lavallée, *Mémoires de l'Académie celtique*, 1807, t. I, p. 40.

3. Chez A. Baudrimont dans *Histoire des Basques*, 1853, p. 148.

4. Lettre citée par André Hermet dans "Alexandre Du Mège, bibliophile", *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, t. XLIV, 1981-1982, p. 89.

CONSTRUCTION DES IDENTITÉS

Dernière spécificité de cette toponymie : elle s’inscrit dans une démarche, volontaire ou non, de construction progressive des identités régionales. Le nom de Brunehaut est associé aux régions du Nord (Picardie, Artois et ancien Hainaut), Maugis et les Quatre Fils Aymon aux Ardennes, Roland aux Pyrénées, Hannibal aux Alpes, Mandrin à la Franche-Comté, Arthur à la Petite Bretagne, etc. La toponymie participe notamment au grand mouvement de redécouverte des cultures régionales, qui s’accélère à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle et qui préfigure l’avènement du tourisme. Quand il n’y a pas invention ou récréation, comme c’est le cas pour la geste arthurienne, c’est par l’exploration, l’étude et la promotion de ces toponymes que l’on tente de redonner une profondeur historique aux régions. Dans ce contexte, le nom d’un personnage est nécessairement le bienvenu, surtout s’il est propre à incarner l’épopée, le mythe ou le merveilleux. Là encore, les sociétés savantes ont joué un rôle important dans cette *édification* de toponymes promus au rang de marqueurs identitaires. L’essor du tourisme, le développement des sociétés excursionnistes, des guides à l’intention des voyageurs (guides Diamant, Joanne, Michelin) et la diffusion de cartes postales jouant sur le “pittoresque¹” contribueront à populariser ces liens entre régions et personnages historiques ou légendaires.

DÉLIMITATION DU CORPUS

Le présent ouvrage souhaite exposer quelques-unes de ces questions tout en respectant la structure chronologique traditionnelle² : Antiquité, haut Moyen Âge et Moyen Âge, périodes moderne et contemporaine. Pour ce faire, nous avons sélectionné environ cinquante personnages jugés “illustres” à un titre ou à un autre, dans l’histoire et les traditions occidentales. Cette sélection s’est appuyée sur différents critères. Premièrement – et c’est le critère le plus subjectif – nous avons retenu en priorité des personnages “illustres”, qui doivent leur notoriété à leurs mérites ou à des qualités considérées comme

1. À noter que l’adjectif “pittoresque” apparaît dans la loi du 2 mai 1930 relative à la “protection des monuments naturels et des sites de caractère artistique, historique, scientifique, légendaire ou pittoresque”. Il s’agit alors d’étendre la notion de patrimoine à des sites n’étant pas nécessairement des bâtiments, à des sites de légendes et des lieux typiques du point de vue paysager.

2. Nous assumons la part d’arbitraire chronologique dans le positionnement des personnages légendaires ou semi-légendaires comme Arthur et Merlin, Roland et Ganelon.

extraordinaires ; non seulement ceux dont la présence ne surprendra personne, mais aussi ceux qui ont été célèbres en leur temps ou à certaines époques. Deuxièmement, nous avons conservé les personnages que l'on retrouve avec une relative fréquence dans la toponymie et, de préférence, dans des catégories variées de toponymes (noms de villages, de lieux-dits, de monuments, etc.). En outre, nous avons souhaité intégrer un certain nombre de personnages appartenant à la légende, en priorité ceux qui ont pris une place importante dans la littérature et la tradition populaire. En revanche, ont été exclus de cette sélection les noms d'origine biblique¹ et les hagionymes, domaine immense qui exige un travail spécifique. Le domaine de l'odonymie (étude des noms de rues) est présent sans être central dans notre démarche. Cet essai n'a donc pas pour vocation l'exhaustivité. Notre souhait est plutôt d'attirer l'attention sur deux aspects essentiels de ces toponymes : leurs usages et les représentations qu'ils suscitent.

1. Ce sont principalement Caïn, Noé, Moïse, Salomon et Jonas. Mais les risques de confusion avec des formations anthroponymiques sont importants.

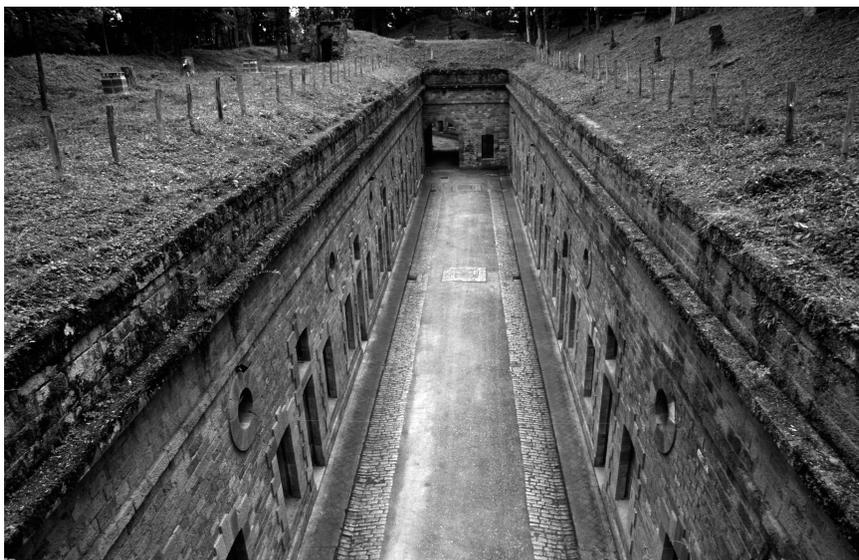
L'ANTIQUITÉ

I. LE MONDE CELTIQUE

Les personnages issus du monde celtique que l'on retrouve aujourd'hui dans la toponymie française apparaissent en nombre limité. La tradition populaire n'a pas accordé une grande importance aux guerriers celtes, dont les noms étaient inconnus. Lorsque Brennus, Dumnacus et *a fortiori* Vercingétorix apparaissent dans la toponymie, il s'agit généralement de noms commémoratifs dont les motivations sont liées à des événements récents (guerre de 1870, Première ou Seconde Guerre mondiale). Plus généralement, la toponymie est le reflet de l'imaginaire et des représentations à l'endroit de ceux que l'on nomme confusément "Gaulois" ou "Celtes" dans la tradition populaire. Quand ils ne sont pas des "Chefs", des "Guerriers" ou des "Princes", ce sont les Barbares qui font rituellement couler le sang sur des autels sacrificiels.

VERCINGÉTORIX

De Vercingétorix (v. 72-56 avant J.-C.), noble gaulois fils de Celtillos, chef de la tribu des Arvernes, la toponymie historique ne conserve aucune trace. Seul le domaine de l'*odonymie*, parfois celui de la statuaire, rend hommage à celui que le XIX^e siècle érigea en emblème du patriotisme. La construction du mythe ne date pas du siècle romantique – le héros est redécouvert à partir de la Renaissance – mais il n'est pas un personnage ancré dans la tradition populaire. Il n'entre dans l'histoire puis dans l'imaginaire collectif qu'à une époque où l'essentiel de la toponymie française est fixé, où les principales innovations sont à rechercher dans la catégorie des noms commémoratifs (rues, avenues, places...).



Entrée du Fort Vercingétorix.

L'entablement porte l'inscription : 1874-1877 Fort Vercingétorix anct du Cognelot.
© Région Champagne-Ardenne, J. Philippot

Un seul toponyme porte le nom de Vercingétorix : le Fort Vercingétorix de Chalindrey (Haute-Marne). Ce fort, nommé initialement “Le Cognelot” ou “Fort Cognelot”, a été construit entre 1874 et 1878, dans le but d’assurer la protection d’une armée qui aurait été contrainte à battre en retraite vers le plateau de Langres. Il doit son nom au Cognelot, ferme de Chalindrey dont le nom est attesté depuis 1301 sous la forme *Quoigneloi*¹. Le nom de Vercingétorix qui le remplace incarne la figure du résistant à un envahisseur qui, à la suite de la guerre de 1870, a privé la France des défenses naturelles constituées par le Rhin et le massif des Vosges. Mais le toponyme apparaît également dans le contexte de la querelle sur l’identification géographique d’*Alesia*, lieu de la dernière bataille livrée par le chef gaulois en 52 avant notre ère. Opposés à la thèse d’Alise-Sainte-Reine, certains historiens ont en effet considéré que la jonction des armées de Labienus et de César dut s’opérer à Chalindrey (ou Bar-le-Duc), au croisement des deux routes venant des pays rhénans et de Sens. Parmi ces historiens, on compte Émile Fourquet, Georges Colomb et, plus récemment, Danielle Porte². Par conséquent, le rôle joué par ce toponyme est double : il

1. Roserot 1903, p. 48. Cognelot est probablement un diminutif de *coin* (lat. *cu-neus*), fréquent dans la toponymie pour désigner des angles de champs.

2. Fourquet 1934, p. 18 ; Colomb 1922, p. 7 ; Porte 2010, p. 132. Dans les années 1960, c’est l’historien André Berthier qui dressera une sorte de portrait-robot du site à partir

incarne d'une part la résistance à l'ennemi (dans un contexte germanophobe) et exprime de l'autre l'opposition aux thèses en faveur d'Alise-Sainte-Reine. Aujourd'hui, il n'est plus d'arguments sérieux pouvant raisonnablement remettre en cause l'identification d'*Alesia* à Alise-Sainte-Reine¹. À bien des égards, nous devons considérer un toponyme tel que le Fort Vercingétorix comme l'expression d'une compensation, de l'expression d'un espoir, d'un encouragement face aux événements historiques.

Dans leur grande majorité, et comme déjà évoqué, les références onomastiques à Vercingétorix se trouvent dans les noms de rues. La volonté de montrer son attachement au chef arverne est particulièrement forte dans le département du Puy-de-Dôme (cela représente environ un quart des occurrences recensées). Lors de leurs baptêmes de noms de rues, la plupart des localités associent simultanément Vercingétorix à d'autres personnages ou hauts lieux historiques de la période gallo-romaine : la rue Gergovie (ou Gergovia) à Clermont-Ferrand où les deux rues se prolongent, à Thiers (Puy-de-Dôme, avenue Gergovie), à Angoulême (Charente, près de la rue de Gergovie et du boulevard d'Auvergne), à Toulon (Var, où la rue Vercingétorix croise la rue de Gergovie, elle-même perpendiculaire à la rue Jules César) et à Paris, où la rue Vercingétorix est également perpendiculaire à la rue de Gergovie et à la rue d'Alésia au niveau du jardin Vercingétorix. Gergovie est très fortement plébiscitée, comme en témoigne le nom de la communauté de communes "Gergovie-Val d'Allier"² dans le département du Puy-de-Dôme. Jules César côtoie Vercingétorix à Toulon (Var) et Eaubonne (Val-d'Oise, rue perpendiculaire à la chaussée Jules César qui traverse la ville). Des rues Alésia ont été baptisées à proximité de rues Vercingétorix à Montigny-le-Bretonneux (Yvelines, prolongée par une rue d'Alésia ; de part et d'autre se trouvent les squares Clovis et Charlemagne), à Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis, avenue Vercingétorix en partie parallèle à la petite rue d'Alésia) et à Paris. À Dijon, on a préféré trancher : la rue Vercingétorix est parallèle à une rue d'Alise (c'est-à-dire Alise-Sainte-Reine). Certaines localités ont préféré l'associer à Brennus (Cognac en Charente, près de la résidence du Dolmen), aux Celtes à Chécy (Loiret, allée des Celtes), aux Druides à Chartres (Eure-et-Loir, près de la rue Vercingétorix, perpendiculaire

des indications de César, localisant le site de Chaux-de-Crotenay (Jura). Voir à ce sujet : "La méthode du portrait-robot dans la recherche d'Alésia" et "Scepticisme devant Alise, mémoire d'André Berthier adressé à Jérôme Carcopino le 22 avril 1966", *Annales d'Alésia*, hors série n° 1, 1993.

1. Voir le dossier consacré à Alesia dans *Archéologia*, hors-série n° 14, avril 2012.
2. Dix communes dont celle de La Roche-Blanche, où se trouve le plateau de Gergovie.

à la rue des Grandes Pierres Couvertes). À Rennes, le square Vercingétorix est situé près de la rue Postuminus, du nom d'un important notable de Rennes à l'époque romaine¹. Le nom de Vercingétorix est parfois présent dans des communes qui revendiquent un lien avec la guerre des Gaules. C'est le cas de Neung-sur-Beuvron (Loir-et-Cher), où des indices archéologiques sérieux font supposer l'existence d'une voie gauloise suivie par César se rendant de *Genabum* (Orléans) à *Avaricum* (Bourges) par *Noviodunum* (Neung-sur-Beuvron) (*De Bello Gallico*, VII, 12). À Gien (Loiret), en 1884, le Conseil municipal choisit clairement son camp : la rue Vercingétorix vient se substituer à la rue Porte-César, "en souvenir de l'appel de ce chef arverne pour l'unité des tribus gauloises, appel fait depuis *Genabum* en 52 avant J.-C."². Précisons qu'au tournant des XIX^e et XX^e siècles, la thèse selon laquelle la ville de Gien doit être considérée comme l'authentique continuateur de *Genabum* reçoit toujours un écho favorable³. C'est à partir du XVI^e siècle que l'on s'avise de soutenir cette identification. Un faubourg de Gien, nommé *la Génaisie* ou *Génasie* est changé en "Génabie" dans le courant du XVI^e siècle. Jacques Soyer relève cette forme à partir de 1552⁴. Au siècle suivant, c'est la seule forme qui prévaut dans les textes, et cela malgré les mises en garde d'Adrien de Valois⁵. Ainsi, la parenté avec *Genabum* devient une évidence indiscutable. La présence d'un faubourg de Gien nommé *la Génabie* permet de rivaliser avec les défenseurs de *Genabum*, nom antique d'Orléans. Plus modestement, précisons que cette *Génaisie* est probablement un "lieu des genêts" comparable à d'autres "Genèserie" ou "Genesière" de l'Ouest et du Centre. Il est significatif, pour les années 1880, que cette nouvelle tentative pour inscrire la ville de Gien dans le théâtre des mouvements militaires de la *Guerre des Gaules*⁶ passe par l'inscription du nom de Vercingétorix dans l'odonymie. Dans la *Guerre des Gaules*, Jules César évoque son attaque de *Genabum*, ville des Carnutes qu'il pille et brûle en prenant la plupart de ses habitants. Or, en ces années 1880 à Gien, la guerre de 1870 est encore très présente dans les esprits et les

1. Une stèle, datée de 135 après J.-C. et conservée au Musée de Bretagne, indique les fonctions administratives et religieuses de *Titus Flavius Postuminus*.

2. *Gien au fil des rues*, s. l., Société Historique et Archéologique du Giennois, 2011, p. 107.

3. Voir tout particulièrement Ange Petit, *Dissertation sur Genabum-Gien Vellau-nodunum-Triguères*, Orléans, 1863. En 1922, Pierre Pinseau considère encore que les diverses mentions anciennes de Gien (*Giem*, *Gyem*, *Gyen*) ne sont que "des inflexions du mot *Genabum*, dont la racine reste toujours la même" (*Gien sous l'ancien Régime et la Révolution*, Orléans, R. Houzé, 1922, p. 103).

4. Soyer 1931.

5. Valois 1676, p. 234.

6. À propos de l'épisode du pillage de *Genabum*, voir Goudineau 1990, p. 166-167.